

m.

EBAUCHE

D'UN

VENTRE

1996

Mon rêve familier

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? - Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul VERLAINE, *Poèmes saturniens* (1886)

TABLEAU 1

Mère, je continue.

Parce qu'il y a encore l'histoire de ton ventre,

et puis peut-être longtemps après la page enfin devenue
blanche.

La paix, la quiétude.

Quelque chose en suspend qui nous traverse.

C'est écrit, le silence abrutit l'homme.

Parce que toujours au fond de lui s'entrechoquent ses entrailles.

On devrait pouvoir être vivant dans cet état de béatitude.

Un doigt simplement levé nous rattache.

TABLEAU 2

Viendra un jour où l'amour que j'ai pour toi se desséchera.

Comme un cadavre dont la chair seule aurait été rongée.

Crois-tu que je porterai plus loin le poids de tes os ?

Le fardeau.

Les vestiges du manque.

Je t'enterrerai là.

TABLEAU 3

Quelle est l'épaisseur de l'illusion qui entoure ton cœur ?

Es-tu femme ?

Je repense à ton ventre d'où jamais je ne suis née.

Ce manque que je te dois est dilué dans tout mon corps.

L'origine.

Ma chair devrait palpiter de toi.

Je me heurte.

Je n'ai aucun souvenir.

Je me perds.

Ventre, n'as-tu jamais aimé ce que tu as conçu ?

TABLEAU 4

Je suis venue au monde les yeux ouverts, effrayée d'être et percevant déjà - à l'autre bout de moi - la charogne.

Je suis née de cette substance à jamais étrangère.

Au-delà perçait le jour improbable du « je », fixant les limites de ma solitude aux abords incertains de ma chair.

Je dis ventre et la valse des hommes commence.

Cependant qu'affamée ou repue, je cherche l'origine.

Elle poussa un cri.

Bien que je ne fus pas née difforme, elle reconnut ma laideur et m'expulsa hors d'elle.

On nous sépara et je dus être.

Pourquoi ne laisse-t-on pas pendre les enfants au ventre de leur mère ?

TABLEAU 5

Que crois-tu qu'il découle du dégoût de ton corps ?

Je te cherche au fond d'autres ventres.

Ventres - Seins - Bouches -

Mais au-delà, ce n'est pas toi qui me manques.

Tu n'es rien.

Chair, os et sang qui un jour disparaissent.

Ne restera peut-être que la haine tenace qui me pèse, la seule erreur que je n'aurais pas commise et dont je m'effraie, parfois, comme un coupable.

Tu n'es rien.

Mauvaise, repoussante, avec la simple horreur pour mon être d'être de toi.

C'est la mère à jamais qui me manque.

Et déjà ce n'est plus toi, c'est le symbole.

TABLEAU 6

Si je pouvais te rendre le sang que je te dois,
je le ferais.

TABLEAU 7

Quelque chose s'est brisé.

De cela-même, je n'ai pu garder l'éclat.

Le ventre a cédé à la tête.

J'ai franchi.

Si féroce que la douleur de te perdre a glissé.

Je te dissous.

TABLEAU 8

Qu'est-ce que l'évidence ?

Existe-t-il un amour que l'on nous doit ?

Oedipe s'avance, parricide, incestueux, les yeux crevés.

Magnifique.

Plus loin il y a le cordon coupé au couteau.

Haché.

Et le corps étendu de son père.

Voulais-je ta bouche ?

Ton sexe ?

Aujourd'hui j'en savoure les oripeaux.

TABLEAU 9

Il y a cette chose que tu m'as abandonnée.

Ma négritude.

Je te dois cette dispersion, ce vide, cette infirmité.

L'impossible cohésion d'être.

Tu ne m'as pas appris ta langue, ton peuple.

Maintenant je poursuis les chimères de mon amputation.

TABLEAU 10

Je voudrais pouvoir écrire - au dernier point - que j'ai finalement épuisé toute ma haine.

Qu'elle s'est dispersée au fil des lignes.

Que j'ai évidé mon dégoût jusqu'à l'usure, jusqu'à ce que le nom de ma douleur s'efface et que s'estompe le visage de mon tortionnaire.

Je voudrais pouvoir écrire : la thérapie syllabique a opéré sur moi comme un puissant sédatif. Le mal s'en est allé.

L'origine de mon manque, le manque de mon origine, tout cela est à lire

au passé.

Je suis et je demeure en devenir.

Partant de toi, je ne t'appartiens plus.

Je m'atteins.

TABLEAU 11

J'ai reconnu celle qui n'est pas toi et qui doit me réconcilier avec mon genre.

Maintenant je suis debout, tendue comme un nerf et prête à éteindre ma soif d'amour.

Mais cependant tu rôdes.

Et sa bouche est parfois comme la tienne.

« D'ombre ».

TABLEAU 12

Je voudrais parler de lui et faire
- dans le foisonnement de mon dégoût -
une tache d'amour.

TABLEAU 13

C'était par défi que tu ouvrais la bouche pour me dire :

je t'ai pondue.

Mais déjà le mensonge gerçait tes lèvres et ouvrait en moi la brèche de l'amnésie.

Que pouvons-nous faire de cette vérité ?

J'ai été ce qu'il y a de plus vivant au fond de tes entrailles.

Seulement, je ne t'appartiens plus.

J'ai rejeté jusqu'à l'idée d'être de toi.

Je suis.

TABLEAU 14

Je me suis frayée un chemin jusqu'à la lumière, j'ai déchiré le voile,
j'ai percé au jour.

Et puis.

Il y eut cette méconnaissance, ce rejet, cet abandon des forces vives
et ton regard porté plus loin, derrière moi, sur quelque chose de plus
vaste, ton égoïsme.

Et j'ai gardé du fond de ta matrice le goût pour le bonheur.

TABLEAU 15

Je veux parler de ton ventre et je reste là
- les yeux rivés sur mon nombril -
seule au monde.

TABLEAU 16

Maintenant je pourrais parachever cet embryon jusqu'à enfanter enfin et porter hors de moi le venin.

Il suffirait de mettre le doigt sur une douleur moins apparente, d'écartier une plaie neuve, de souligner ici une écorchure, de tenter de retrouver là le premier accro, de rentrer dans les détails.

Il suffirait de ne plus me croire poète et de cesser les métaphores pour dire la souffrance

- toute crue -

et trouver au coin de ta bouche le rictus idiot de la folie.